


## *Samouraï, un art de vivre et de mourir...*

ANS LA TRADITION GUERRIÈRE du Japon, fort ancienne, il existe un type d'homme au profil classique, chevalier vaillant, solitaire, romantique, fidèle jusqu'à la mort : le samouraï. Ce guerrier flamboyant, mélange d'orgueil et d'humilité, de force et de fragilité, a été pour des générations de Japonais le modèle idéal des vertus, ce qui le plaçait au-dessus du commun. Pendant sept siècles, ce type de guerrier a joué un rôle fondamental dans l'histoire troublée de son pays, faisant et défaisant les familles princières au pouvoir, se battant au service de factions rivales, bravant la mort sur tous les champs de bataille, vivant selon ses propres lois. Le mot « *saburai* » (de « *saburau* » : se tenir à côté, garder, servir), qui évolua phonétiquement en « samouraï », apparut entre le IX<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> siècles. Il désignait d'abord une élite, issue des meilleures familles de grands seigneurs titulaires de fiefs, qui y chercha ses hommes liges. Ces premiers samouraïs étaient donc en nombre restreint et possédaient leurs propres troupes, comparables en cela à nos rudes « barons » du Haut Moyen Âge. Ces représentants de l'aristocratie guerrière (*buke*) furent un moment éclipsés par le pouvoir impérial, puis revinrent au premier plan à partir du XII<sup>e</sup> siècle. Ils s'emparèrent alors de la réalité du pouvoir derrière l'un des leurs devenu *shôgun*<sup>1\*</sup> à la faveur de terribles guerres civiles : la montée des samouraïs au pouvoir data, en effet, du moment où le puissant clan Taira (ou Heike) fut vaincu par celui des Minamoto (ou Genji), ce qui se traduisit par la nomination en 1192 du chef du clan vainqueur, Minamoto-no-Yoritomo, au titre suprême de *sei-i tai-shôgun*, c'est-à-dire « généralissime chargé de soumettre les barbares ». Commença alors la « période des guerriers » (*buke-jidai*), qui se termina en 1868. Il y eut en fait deux époques : d'abord quatre siècles (1192-1603) fertiles en guerres civiles, où les clans de guerriers s'affrontèrent pour le pouvoir, et qui mirent le pays à feu et à sang (époques de Kamakura et de Muromachi). Puis l'ère Tokugawa (1603-1868), introduite par Tokugawa Ieyasu<sup>2</sup> qui se donna les moyens d'un pouvoir stable, et au cours de laquelle la caste turbulente des samouraïs fut obligée de se discipliner. Cette ère se termina en 1868 avec la « Révolution Meiji », par laquelle le nouveau et jeune empereur Mutsu Hito orienta résolument son pays vers la modernité. Ce fut la fin, par inutilité, des samouraïs...

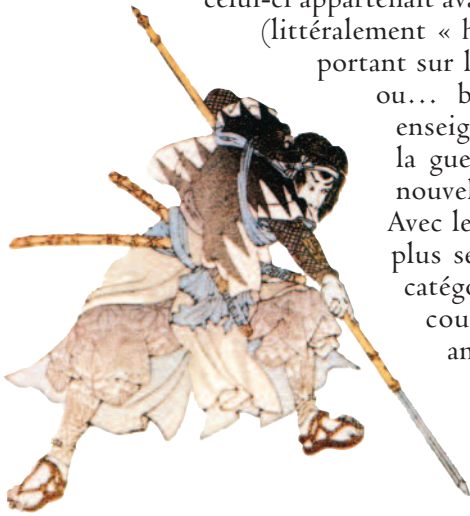
Ce fut entre 1603 et 1868, pendant cette administration des Tokugawa, que le samouraï atteignit sa définition la plus pure dans l'esprit du peuple. Ce fut le temps d'une longue centralisation à la faveur d'une paix imposée par le pouvoir shôgunal central depuis la ville d'Edo (l'actuelle Tokyo), alors que l'Empereur résidait à Kyoto. Cette « Pax Tokugawa » imposée par les



Seul contre la multitude... le samouraï au combat.

*shōgun* Tokugawa, appuyés sur un réseau de *daimyō*\* eux-mêmes surveillés en leurs châteaux forts, asphyxia lentement mais sûrement la caste des samouraïs qui perdait peu à peu sa vraie raison d'être: celle d'orienter toute son existence vers le combat. L'heure était aux marchands, qui s'enrichirent, alors que les guerriers glissaient vers l'inaction, l'oubli, puis la misère. C'est, assez curieusement, à cette époque que prit vie l'image romantique du héros et que se popularisa ce qui avait été sa règle de vie, son code d'honneur, le *bushidō*\*. La raison en était que cette version idyllique du passé, qui aidait à supporter le présent, arrangeait bien le pouvoir; les *shōgun* Tokugawa avaient toujours besoin de s'appuyer sur la fidélité de leurs samouraïs, qui devait rester à toute épreuve: le meilleur moyen de contrôler le pays... En l'absence de ces tests réguliers que furent, dans les périodes précédentes, les guerres des clans rivaux, il fallait donc leur trouver une nouvelle raison d'être, canaliser leur formidable énergie dans une direction non-dangereuse pour le pouvoir en place. À côté du maniement d'armes, qui se codifia suivant des règles encore souvent présentes dans les arts martiaux japonais d'aujourd'hui (et qui firent évoluer ceux-ci de *bugei* puis *bu-jutsu*\*, techniques de guerre, en *budō*\*, voie du guerrier), le *shōgunat* encouragea l'érudition de ses samouraïs, qui devinrent ainsi également poètes. D'où l'avènement du samouraï de l'âge classique, encore animé de cette énergie de vaincre qui en faisait un être redoutable, héritée des époques précédentes où les guerres incessantes lui avaient appris les règles de survie, mais qui avait fini par se civiliser et habiller d'élégance sa violence.

Le modèle du samouraï japonais a donc évolué au cours de son histoire. Mais il resta le même dans ce qui fut toujours la première règle de son existence: servir, envers et contre tout, et jusqu'à la mort. Lorsque plus aucun lien ne le rattachait à un maître, par exemple lorsque le clan auquel



celui-ci appartenait avait disparu, dispersé par la guerre, le samourai devenait rônin\* (littéralement « homme de la vague »). Libéré de sa parole et de son devoir, portant sur lui sa seule fortune, ses armes, il devenait redresseur de torts ou... bandit de grand chemin. Ce personnage idéal de roman enseignait parfois, au cours de ses pérégrinations, son expérience de la guerre dans les *dôjô* (salles d'armes) ou fondait lui-même une nouvelle école de combat (*ryû*), en général au sabre (*ken-jutsu*\*). Avec le temps, l'élite samourai des premiers siècles allait de plus en plus se perméabiliser puis se diluer sous les apports successifs de catégories sociales qui n'avaient plus rien d'aristocratique. Au cours des siècles, cette évolution alla de pair avec un amollissement des mœurs anciennes, particulièrement austères, qui avaient fait la grandeur et maintenu la pureté de l'ancienne caste guerrière. L'origine sociale passait au second plan tandis que seule la bravoure au combat et l'esprit de sacrifice pour le seigneur auquel ils étaient attachés devenaient les critères de recrutement des nouveaux samourais. D'ailleurs, malgré cette forme de

démocratisation, leur classe continuait à se distinguer farouchement de celle des guerriers ordinaires, vile piétaille (*ashigaru*\*), plus légèrement armés, qui participaient aux guerres comme force d'appoint, se battant plus pour les profits du pillage que pour l'honneur.

Qu'il soit sur le pied de guerre ou non, le samourai avait droit à des signes distinctifs. L'un de ces privilèges était le port, à la ville, du *bakama*\*, une jupe-culotte qui descendait jusqu'aux chevilles, un autre, celui du *daishô*\*, paire de sabres courbes (le sabre long se nommait *katana*\*, le sabre court, *wakizashi*\*) glissés dans la ceinture, tranches des lames tournées vers le haut pour pouvoir couper dès le dégainé de la lame (*iai-jutsu*). Le samourai se rasait l'avant et le haut du crâne, et nouait soigneusement ses cheveux, qu'il redressait sur l'arrière de la tête. Ce chignon (*chon-mage*) était coupé lorsque le samourai se retirait ou devenait rônin. En temps de guerre, le samourai était protégé par une armure (*yoroi*, puis *do-maru*, plus allégée), relativement légère en comparaison des carapaces d'acier des chevaliers occidentaux, mais aussi plus vulnérable, faite de plaques de fer laquées ou de lamelles de cuir articulées et se chevauchant parfois, réunies entre elles par des lacets de couleur (la couleur était le signe distinctif d'appartenance à un clan). Sur la tête, un casque en fer (*kabuto*), à visière et à large protège-nuque, orné d'ailes ou de cornes, voire de l'effigie en bronze ou en cuir d'un animal. Parfois, un masque de métal ou de cuir couvrait la totalité du visage (*somen*) ou plus

généralement seulement le bas (*mempo*), autant pour le protéger que pour effrayer l'adversaire. Il était de coutume de se maquiller et de se parfumer avant d'aller au combat afin d'être toujours prêt à laisser une belle tête sur le champ de bataille. Les samouraïs portaient des marques distinctives brodées sur leurs vêtements (le *jimbaori*, veste sans manches passée par-dessus l'armure) ou sur un fanion (*sashimono*) porté sur une hampe attachée dans le dos de la cuirasse. Les armoiries (*mon*) ainsi arborées permettaient de reconnaître aussitôt la famille ou le clan auquel appartenait le guerrier.

Être samouraï était avant tout un art de vivre. Certes, l'homme restait guerrier avant tout et l'Histoire rapporte bon nombre de traits de bassesse, de corruption, de félonie, d'intrigues et de cruautés gratuites. Ce ton discordant déplaît, mais il a aussi existé. Cependant, cette impression est largement adoucie par d'autres qualités, largement positives, de la plupart de ces hommes rudes, durs à la souffrance, résignés devant les coups du sort. Plus ils étaient braves, plus ils étaient sensibles, avec une émotivité à fleur de peau, cependant maîtrisée, car il ne fallait jamais « perdre la face ». Le samouraï classique ressentait de toutes les fibres de son être l'aspect pathétique des choses (*mono-no-awaree*), la force incontournable du destin (*karma*), et éprouvait plus qu'une sympathie pour les perdants (*hogan-biiki*). Il pouvait être saisi d'une vague de mélancolie qui le rendait méconnaissable, soudain fragile comme un enfant. Il devenait alors poète, ou musicien. Le modèle traditionnel du samouraï n'avait rien d'un vulgaire soudard ni d'un être surnaturel taillé dans le roc : s'il apparaissait ainsi aux autres, c'est qu'il puisait des forces hors du commun dans une éducation particulière qui lui avait appris à bien cerner ses faiblesses. Une éducation spartiate au départ, certes, qui le conditionnait, mais aussi une ouverture vers l'art, la culture, la religion, une philosophie qui cherchait à mettre l'homme en harmonie avec l'univers. Car de cette identité devait venir la véritable efficacité, sur le champ de bataille comme en toute chose. Le shintoïsme, le confucianisme puis le bouddhisme zen influencèrent profondément ces hommes habitués à côtoyer la mort. De se trouver plongés dans les horreurs de la guerre et d'échapper si souvent à la mort leur faisait rechercher et apprécier une vie d'un raffinement extrême. Se sachant à tout instant guettés par la mort, ils rivalisaient, en temps de paix, de luxe et d'élégance. Ces guerriers intrépides étaient esthètes à leurs heures, vivant l'instant, aussi bien au combat que dans la vie quotidienne. Cet amour de la beauté, ce besoin de perfection, se retrouvait jusque dans leur armement, pourtant destiné en premier lieu à vaincre, mais dont les pièces évoluèrent en véritables œuvres d'art : on cherchait à donner une beauté même à la mort, puisqu'elle était la vraie compagne du samouraï. Il ne la fuyait jamais, elle faisait partie du jeu de la vie. En s'y préparant depuis son plus jeune âge, il lui enlevait son caractère de sanction, de rupture. Il la domestiquait en quelque sorte. Il en disposait.

Être samouraï, c'était aussi savoir mourir. Tout samouraï apprenait dès son plus jeune âge l'art du « bien mourir », dans les règles, et avec tenue. Rien ne devait être laissé au hasard, ou du moins, le

moins possible. L'idéal était de choisir le moment de sa mort, de se la donner soi-même, lorsqu'il n'y avait plus d'autre issue pour sauver son honneur ou celui de son seigneur. Cette mort que l'on se donnait soi-même, lentement, si possible en public, était une façon de jeter son courage à la face des vivants, une manière aussi de protester et de tourner en dérision tous ceux qui continuaient à s'accrocher à la vie. Le Japon élaborait ainsi au cours des siècles tout un code de la mort volontaire, de la mort-spectacle, par ouverture du ventre. Le rituel en était très précis, donnant aux derniers instants du samourai qui choisissait ainsi de se retirer de la vie une dimension éthique propre à sa culture. Le *seppuku*<sup>\*</sup> (plus connu sous le terme vulgaire de *bara-kiri*<sup>\*</sup>, qui veut dire littéralement « couper le ventre », le ventre étant considéré comme le siège du souffle et de l'énergie vitale) se réalisait avec le plus court des deux sabres, ou avec un poignard (*tantô*). Le samourai, en position agenouillée, le



haut du corps dénudé, après avoir généralement écrit un dernier poème, s'éventrait horizontalement de gauche à droite, et achevait le mouvement en retournant la lame vers le haut, dans la plaie, redressant l'entaille. Puis, s'il en avait encore la force, il retirait sa lame pour se la planter dans le cœur ou la gorge. La tradition voulait qu'il fallût laisser l'homme maîtriser seul sa douleur et que personne ne soit tenté d'intervenir avant que l'ensemble du rite n'ait pu être mené à bien. Seulement ainsi l'homme pouvait prouver son courage, et seulement ainsi on pouvait le respecter une fois mort. Ce n'est qu'à la fin que le *kaishakunin*<sup>\*</sup>, l'assistant, qui se tenait depuis le début debout derrière le supplicé,

son sabre levé, mettait fin à son agonie en le décapitant d'un seul coup oblique. Ce rôle délicat, car il ne fallait intervenir ni trop tôt ni trop tard, était considéré comme le plus grand des honneurs et était en général dévolu à un parent ou un ami très proche. Le *junshi*<sup>°</sup> était une autre forme de suicide rituel qui consistait à pratiquer le *seppuku* pour suivre un supérieur dans la mort, puisqu'il était dit qu'un samouraï ne pouvait servir qu'un seul maître au cours de sa vie.

Toutes les vertus qui caractérisaient la « voie du guerrier » (*bushi-no-michi*) donnaient leur valeur à la « parole du guerrier » (*bushi-no-ichi-gon*). Tout cet art de « bien » vivre et mourir constituait le code d'honneur du samouraï, connu sous le nom de *bushidô* (*dô*: voie, *bushi*<sup>°</sup>: guerrier), un nom apparu au XVII<sup>e</sup> siècle seulement. On parlait avant de *shidô*<sup>°</sup> (voie du gentilhomme), *monofu-no-michi* (chemin du guerrier), *masrao-no-michi* (chemin du héros), ou encore de *kyuba-no-michi* (voie de l'arc et du cheval). À partir du XVII<sup>e</sup> siècle, l'appellation unique de « *bushidô* » recouvrit toutes ces notions et, pour la première fois, on en trouva des traces écrites, tout s'étant jusque-là effectué par transmission orale. Le premier énoncé systématique de ces concepts remonte aux écrits de Yamaga Soko (1622-1685), mais ce n'était encore qu'une approche éthique, présentant un ensemble complexe et détaillé de préceptes moraux auxquels un guerrier devait rigoureusement se conformer. Il précisait les limites quant à l'exercice de son métier d'armes ou de tout acte insignifiant de sa vie quotidienne, et jugeait s'ils étaient corrects ou non. Il insistait également sur la nécessité d'une lucide indifférence à l'égard de la mort. Mais l'éclosion finale, l'achèvement parfait des concepts du *bushidô*, intervint seulement sous les Tokugawa. Un grand classique apparut alors, à l'aube du XVIII<sup>e</sup> siècle, véritable guide pratique pour suivre cette « Voie du guerrier » : le *Hagakure*<sup>°</sup> (« caché sous les feuilles »), écrit par Tashiro Tsuramoto sous la dictée du vieux samouraï Yamamoto Tsunetomo, paru en 1716. Il devint une véritable bible de l'esprit samouraï. L'accent y est mis sur les vertus qui doivent donner un sens à la vie des hommes de guerre : *giri*<sup>°</sup> (le devoir), *yu* (le courage), *enryo* (le mépris de la mort), *reigi* (la politesse), *makoto* (la sincérité, l'amour de la vérité), *honto* (l'authenticité), *chugi* (la loyauté, la fidélité absolue), *gishi* (la droiture), *shiki* (l'esprit de décision), *ninyô* (l'humanité), *bushi-no-nasake* (la compassion), *doryô* (la magnanimité), *ansha* (la générosité). Toutes ces valeurs prennent leur source et leur force dans ce thème central : « Si le samouraï pratique l'introspection et l'autocritique à tout instant, et s'il est en outre disposé à laisser là sa vie où et quand il le faut, il sera parfait dans tous les arts martiaux, et mènera une vie pure comme le diamant. » Ces valeurs restèrent longtemps vivantes, même dans l'esprit du nouveau Japon de l'après-Restauration impériale de 1868 (*Meiji-jidai*).

Pourtant, le statut des samouraïs changea radicalement à partir de cette date. Ils perdirent leurs privilèges et leur raison d'être, puisque le nouveau Japon décida de se doter d'une armée moderne basée sur la notion de solde et non plus sur celle de fidélité à la parole donnée et à l'engagement auprès d'une personne pendant toute une vie. Il leur fut notamment interdit de porter leurs sabres (édit *Haitorei* de

1876). Cet affront à la tradition séculaire du *yamato-kokoro* (l'esprit de l'ancien Japon) provoqua incompréhension, remous et révoltes ouvertes (la plus célèbre étant le *satsuma-no-ran* avec Saigo Takamori). Mais la nouvelle orientation de la société japonaise était donnée. À partir de 1878, le terme de samouraï fut remplacé par ceux de *shizoku* et de *sotsuzoku*. Les 500 000 samouraïs du début du XVII<sup>e</sup> siècle (sur une population d'environ 20 millions de personnes) s'élargirent alors jusqu'à 2 100 000 *shizoku*, sur une population de 46 600 000 habitants. Mais les valeurs auxquelles ils avaient voué leurs vies imprègnent encore, même si elles sont parfois profondément enfouies, la culture du Japon d'aujourd'hui. C'est à ces vies exemplaires que font toujours rêver les acteurs des théâtres Kabuki et Nô, ou encore les vieilles romances populaires, contes et légendes, qui remontent aux anciennes ballades mélancoliques que les troubadours (*biwa-boshi*) colportaient de château en château en s'accompagnant du luth. Voici donc quelques-uns de ces hauts faits de samouraïs « magiques » qui furent, pour leurs contemporains, et le restent pour beaucoup encore aujourd'hui, des Saints, des Héros, des Invincibles, de ces guerriers dont chacun « à lui seul en valait mille »...

1. Un glossaire, en fin de cet ouvrage, regroupe les mots japonais qui figurent dans cet ouvrage. Ils sont indiqués par un \*. Pour toutes les références culturelles, biographiques et techniques supplémentaires, on se reportera à *L'Encyclopédie des Arts Martiaux de l'Extrême-Orient* de Gabrielle et Roland Habersetzer, Éditions Amphora, Paris, 2004.
2. Pour un nom japonais est indiqué d'abord le patronyme ensuite le prénom.



一  
勇齋  
國芳画